

ADOLESCENCE - DEVENIR HOMME

À quatorze ans, cet adolescent ne grandit plus.

Son corps, amaigri, suspendu, semble avoir appuyé sur un bouton invisible : pause.

Comme si entrer dans l'adolescence, devenir homme, prendre forme, était trop dangereux.

On nomme trop vite cela phobie scolaire, mais ce mot ne dit rien de ce qui travaille l'inconscient : la peur maternelle du masculin, l'absence de tiers, la crainte de perdre la mère si l'on devient un homme, l'étouffement d'un monde où la différence fait mal.

Ce texte explore une dynamique silencieuse, rarement dite, mais pourtant fréquente : l'enfant qui retient sa croissance pour protéger une mère blessée, et un adolescent qui se miniaturise pour rester aimable, acceptable, non menaçant.

I. Le symptôme apparent : un refus de l'école ou un refus du monde ?

La mère arrive en séance avec ce mot lourd : « phobie scolaire ».

Je me garde d'en faire un diagnostic.

L'évitement scolaire n'est peut-être que la partie visible d'un conflit autrement plus archaïque.

Le garçon explique qu'il est stressé, surmené, qu'il a trop de pression. Il veut suivre les cours à domicile, avec sa mère.

Cette précision change tout. Ce n'est pas l'école qu'il fuit : c'est la séparation, c'est l'altérité, c'est l'entrée dans un monde masculin où il ne sait pas qui il pourrait être.

L'adolescent réclame moins un aménagement scolaire qu'un lieu où le lien maternel n'est pas menacé.

II. Le contexte maternel : une histoire de violence qui rend le masculin impossible

Depuis un an, je reçois la mère. Elle a traversé des relations sous emprise : hommes violents, dominateurs, destructeurs. Chez elle, le masculin n'est pas un pôle différenciant : c'est un lieu de menace.

Elle a dit à son fils : « *Je ne supporterais pas de retrouver chez toi ce que j'ai vécu avec ton père ou ton beau-père.* »

Cette phrase — involontairement traumatique — devient un interdit tacite : Ne deviens jamais un homme.

Le masculin, pour elle, signifie :

- L'emprise,
- La violence,
- L'intrusion,
- La chute.

La différence sexuelle, au sens psychique, n'est plus un espace de jeu symbolique : c'est une pente dangereuse.

III. Quand la peur du masculin maternel devient matrice du symptôme

L'adolescent sent intuitivement que devenir homme entraînerait :

- La panique maternelle,
- Une mise à distance,
- Ou un rejet.

Alors il choisit : ne pas pousser. Il reste mince, presque évanescents. Il garde un corps d'enfant pour rester aimable et non menaçant.

Winnicott dirait qu'il tente d'éviter un effondrement ancien, celui que la mère a vécu dans ses relations, et qu'il porte désormais comme une tâche de réparation.

Dolto verrait dans son corps maigre une parole vivante, un dire silencieux : « *Je ne serai pas un homme qui te fait souffrir.* »

Racamier y décèlerait un mouvement d'anti-individuation : la croissance est vécue comme un risque de briser la dyade.

Kaës parlerait d'un contrat narcissique où l'enfant garantit à la mère un monde sans danger masculin.

Searles décrirait la tentation de sauver la mère en se diminuant.

IV. Un monde maternel sans altérité : un espace où le fils suffoque

Dans ce monde psychique dominé par la peur, la différence sexuelle est impossible.

La mère ne peut offrir qu'un univers où :

- La fusion protège,
- La séparation détruit,
- Le masculin fait mal.

L'adolescent est enfermé dans une alternative insoutenable :

► Grandir et perdre la mère

ou

► Rester enfant et la protéger.

Il choisit la seconde voie.

Le corps suit.

La croissance se met en pause pour que la mère survive à l'idée du masculin.

L'école devient symboliquement le lieu de tout ce qui fait peur :

- Les pairs masculins,
- La rivalité,
- La poussée pulsionnelle,
- La séparation.

Ce n'est pas une phobie scolaire : c'est une phobie de la différence, une phobie du devenir-homme.

V. Faute de tiers masculin : un adolescent flottant dans le vide

Aucun homme autour de lui n'est suffisamment fiable ou aimable pour être un modèle d'identification :

- Père violent,
- Beau-père intrusif,
- Absence de figure masculine apaisée.

Sans repère, l'adolescent flotte. Il n'a pas d'image possible de ce qu'il pourrait devenir.

Dans les termes de la psychanalyse : le tiers fait défaut.

Et sans tiers :

- La séparation ne peut pas se faire,
- La masculinité ne peut pas se construire,
- L'adolescence devient une zone de turbulences impossible à traverser.

L'enfant reste alors dans un état de masculinité en apnée, en attente, en suspens.

VI. Axes thérapeutiques : permettre la croissance sans perdre l'amour

Le travail clinique consiste à :

- Ne pas réduire le symptôme à la phobie scolaire : il masque la question du masculin.
- Sécuriser la mère pour qu'elle ne voie pas la masculinité comme une menace.
- Redonner au garçon la permission de pousser, de se séparer psychiquement.
- Construire un tiers symbolique là où les figures réelles ont échoué.

- Rendre possible une différence qui ne détruit pas.

Il ne s'agit pas de contraindre l'adolescent à retourner à l'école, mais de déplier les angoisses primitives qui l'empêchent de devenir sujet.

Conclusion

Ce que l'on nomme phobie scolaire est peut-être ici un geste d'amour :

- Un adolescent qui retient sa croissance pour ne pas effrayer sa mère,
- Un fils qui suspend sa virilité naissante pour ne pas réveiller la blessure maternelle.

Sous le symptôme, il y a une scène silencieuse : celle d'un garçon qui dit, par son corps :

« Je resterai petit tant que tu ne te sentiras pas en sécurité face aux hommes. »

Le travail analytique permettra un jour d'inverser la phrase : « Je peux devenir homme, et tu ne mourras pas. »